

qui venait d'ajouter à ses titres celui d'empereur héréditaire d'Autriche, et qui avait pris le nom de François I^{er}. Cette coalition était la troisième que les Anglais organisaient contre la France depuis le renversement de la famille des Bourbons. Napoléon avait fait ses dispositions dans la prévision d'une guerre européenne, et se tenait prêt à tout événement. Néanmoins il ne voulut pas entamer les hostilités ni assumer sur sa tête les conséquences d'une collision qui devait être terrible; il chercha au contraire à ramener le gouvernement britannique à des sentiments pacifiques, et adressa au roi Georges III la lettre suivante :

« Monsieur mon frère, appelé au trône par la Providence et par les suffrages du Sénat, du peuple et de l'armée, mon premier sentiment est un vœu de paix. La France et l'Angleterre usent leur prospérité; elles peuvent lutter des siècles. Mais leurs gouvernements remplissent-ils bien leurs devoirs? Et tant de sang versé inutilement et sans la perspective d'aucun but, ne les accuse-t-il pas dans leur propre conscience? Je n'attache pas de déshonneur à faire le premier pas; j'ai assez prouvé au monde que je ne redoute aucune chance de la guerre; elle ne m'offre d'ailleurs rien que je doive redouter. La paix est le vœu de mon cœur; mais la guerre n'a jamais été contraire à ma gloire..... »

Le roi d'Angleterre se contenta d'envoyer à Napoléon une simple note, dans laquelle il le nommait dédaigneusement chef du gouvernement français, et où il le prévenait qu'il lui ferait une guerre à outrance parce qu'il était le représentant de la révolution française.

Napoléon leva immédiatement le camp de Boulogne : en

moins d'un mois il eut transporté du littoral de la Manche sur les bords du Rhin cent cinquante mille hommes, ainsi qu'un matériel considérable et quatre cents pièces de canon; ce qui dérangerait singulièrement les plans des alliés, qui avaient compté avoir le temps de concentrer leurs forces en Suisse, et pouvoir envahir la France par l'Alsace et la Franche-Comté avant que l'empereur eût mis en mouvement ses armées. Déjà même les Autrichiens étaient en ligne au nombre de deux cent vingt mille combattants, savoir : en Bavière, sous le commandement de l'archiduc Ferdinand et de Mack, quatre-vingt-cinq mille; dans le Tyrol, sous l'archiduc Jean, trente-cinq mille; en Italie, sous l'archiduc Charles, cent mille. Les Russes, au nombre de cent vingt-cinq mille, s'avançaient à marches forcées, ainsi que les contingents suédois et anglais pour faire leur jonction.

Le roi de Prusse activait également la réunion de ses troupes pour entrer dans la coalition. Mais le mouvement militaire de Napoléon déconcerta tous les plans stratégiques des ennemis. Les armées autrichiennes qui occupaient la Bavière furent chassées; les villes d'Augsbourg et d'Ulm, dont elles s'étaient emparées, furent reprises; le général Mack fut contraint de mettre bas les armes avec son corps, qui était de trente-six mille hommes, et de livrer quarante drapeaux et soixante pièces de canon; enfin un corps d'armée de dix mille Autrichiens, commandé par l'archiduc Ferdinand, fut également obligé de se rendre. D'autre part, Masséna, l'un des nouveaux maréchaux de France que l'empereur avait créés lors de son couronnement et l'un des plus habiles tacticiens de l'époque, manœuvrait en Italie avec une armée de

cinquante mille hommes, harcelait l'archiduc Charles et l'empêchait de se porter à la rencontre de Napoléon. Ney, le brave des braves, de son côté tenait l'archiduc Jean en haleine, le chassait du Tyrol et bloquait la ville de Trieste.

Napoléon se trouvant ainsi secondé par ses lieutenants, put mettre ses premières victoires à profit. Il poussa en avant, culbuta un corps de Russes qui essayait de couvrir Vienne, s'empara de la capitale de l'empire d'Autriche et établit son quartier général à Schoenbrunn; ensuite il marcha à la rencontre de la grande armée russe, qui était commandée par le czar en personne, et livra la célèbre bataille d'Austerlitz, l'une des plus belles victoires que présentent les annales de l'histoire moderne. L'action, engagée au lever du soleil, se prolongea jusqu'à la nuit; les Russes perdirent trente-cinq mille hommes, cent cinquante pièces de canon; deux colonnes de quatre mille soldats chacune mirent bas les armes, quarante drapeaux furent pris, et les souverains d'Autriche et de Russie ne parvinrent qu'à grand'peine à se sauver.

L'empereur François I^{er} se rendit au bivouac de Napoléon quatre jours après cette affaire mémorable, et demanda humblement la paix. Un traité fut signé le 26 décembre, entre la France et l'Autriche, dans la ville de Presbourg. Par cet accord, il fut décidé que les anciens états de Venise, la Dalmatie et l'Albanie seraient annexés au royaume d'Italie; que la principauté d'Eichstadt, une partie du territoire de Passau, le Tyrol et la ville d'Augsbourg, seraient abandonnés à l'électeur de Bavière, qui prenait le titre de roi; que l'électeur de Wurtemberg aurait également le titre de roi; que les possessions autrichiennes de la Souabe, le

Burgaw et l'Ortenau seraient adjugés, partie à ces deux princes, partie à l'électeur de Bade; qu'enfin l'indépendance des Républiques batave et helvétique serait solennellement reconnue.

De son côté, la Prusse se hâta de renouveler son alliance avec l'empereur; et pour faire oublier ses manifestations hostiles, elle consentit à céder à la France les pays d'Anspach et de Bareuth, Clèves, Neufchâtel, sous la condition que Napoléon lui permettrait d'enlever à l'Angleterre l'électorat de Hanovre. Quant au royaume de Naples, l'empereur annonça à l'Europe que Ferdinand IV et sa dynastie avaient cessé de régner. Il chargea son frère Joseph Bonaparte d'exécuter ses volontés avec Masséna, qui dirigeait les opérations militaires. Mais si la fortune lui paraissait favorable dans toutes ses expéditions sur terre, par contraste elle semblait prendre plaisir à lui faire essuyer d'effroyables désastres sur mer. Le combat naval de Trafalgar, où périt le farouche Nelson, porta un coup terrible à la marine française et espagnole, et affaiblit la honte des défaites qu'avaient essuyées les Anglais dans les guerres sur le continent.

Sur ces entrefaites mourut l'implacable ennemi de la France, celui qui pendant vingt-trois ans avait pesé sur l'Europe, celui qui avait appelé sur son propre pays toutes sortes de calamités, l'exécrable William Pitt, le représentant de cette race de voleurs saxons qui opprime l'Angleterre, qui tient l'Irlande en esclavage, et pressure l'univers entier à la honte de l'humanité! La mort de Pitt fit arriver au ministère son célèbre antagoniste Fox, qui ouvrit aussitôt des négociations avec la France; mais il ne put les mener à bonne fin; huit mois

après il expira. Les tories reparurent au pouvoir, rompirent les pourparlers, et se préparèrent de nouveau à la guerre.

Au milieu de ces événements, Napoléon achevait d'étouffer en France tout sentiment républicain, et s'efforçait de pousser la nation dans une nouvelle voie qui devait lui être si funeste. L'élus du peuple, oubliant son origine, cherchait à reconstruire la vieille monarchie française, ressuscitait les anciennes dignités de la cour de Louis XIV, et s'entourait d'une armée de laquais comme aux beaux temps de l'absolutisme. Il nommait le cardinal Fesch, son oncle, grand aumônier; Talleyrand, son chambellan; Duroc, grand maréchal du palais; Caulaincourt, grand écuyer; Berthier, grand veneur; Ségur, grand maître des cérémonies; il créait dix-huit maréchaux de l'empire; il couvrait ses courtisans de cordons, de titres, et montait une nouvelle noblesse de canon, qui devait s'en aller en fumée.

A la même époque, il nommait le prince Eugène de Beauharnais son fils adoptif, l'instituait son successeur à la couronne d'Italie, lui faisait épouser la fille du nouveau roi de Bavière, et l'investissait de la charge de vice-roi d'Italie; il adoptait également Stéphanie Beauharnais, nièce de l'impératrice, et la mariait au prince électoral de Bade; il instituait son beau-frère Joachim Murat, déjà grand amiral de France, grand-duc de Berg et de Clèves; il plaçait la couronne de Naples sur le front de Joseph Bonaparte, son frère aîné; gratifiait sa sœur, la princesse Pauline Borghèse, du duché de Guastalla; créait son frère Louis, qui était déjà en possession du titre de grand connétable de France, roi de Hollande; donnait à Berthier la principauté de Neuchâtel; à

Talleyrand, celle de Bénévent; à Bernadotte, celle de Ponte-Corvo, et à d'autres encore, des duchés, des comtés, des baronies. Il réédifiait en outre le système fédéral en Allemagne, faisait décréter dans la célèbre diète de Ratisbonne, par quatorze princes électeurs, leur séparation absolue et perpétuelle du corps germanique et leur réunion à la confédération du Rhin, sous son protectorat, et contraignait François II à abdiquer ses droits et privilèges comme empereur d'Allemagne. Ainsi, partout il rétablissait le régime féodal, auquel la France avait fait la guerre depuis plus de sept siècles, et que la révolution avait voulu effacer à jamais. Enfin, comme si ce n'eût point encore été assez, pour le malheur des peuples et pour sa propre ruine, il réimplanta sur le sol de l'Empire les domaines nobles et héréditaires de mâle en mâle, par ordre de primogéniture, et institua des majorats.

Ces créations, qui anéantissaient complètement le système de balance européenne, et mettaient en évidence l'ambition démesurée de Napoléon, jetèrent l'alarme parmi toutes les puissances. L'Angleterre, qui travaillait déjà à soulever une nouvelle coalition, exploita habilement les craintes des rois de l'Europe, et les ameuta contre l'empereur. La Prusse entra la première dans la lice et déclara la guerre à la France. Napoléon quitta aussitôt Saint-Cloud, prit le commandement de son armée et marcha contre l'ennemi: il débuta par les engagements de Schlertz, de Saalfeld, où les Prussiens perdirent bon nombre de combattants; ensuite il atteignit le prince Hohenlohe dans les plaines d'Iéna, et mit en déroute son armée, qui était composée de soixante-dix mille hommes. Le même jour, à six lieues de distance, le maréchal Da-

voust, avec trente-deux mille Français, battait complètement soixante mille Prussiens commandés par le duc de Brunswick, qui lui-même trouva la mort sur le champ de bataille. Un mois après, toutes les provinces prussiennes situées en deçà de la Vistule étaient conquises. Napoléon offrit alors un armistice à Frédéric-Guillaume III. Celui-ci refusa fièrement tout arrangement, comptant d'une part sur l'empereur de Russie, Alexandre I^{er}, qui accourait à son secours avec une armée formidable, de l'autre sur le cabinet de Londres, qui lui avait donné l'assurance que l'Autriche était prête, à son premier signal, à attaquer les derrières de l'armée française; que l'Espagne, lassée de l'alliance avec l'Empire, n'attendait qu'un ordre pour entrer dans les rangs de la coalition; et que l'Allemagne tout entière allait se lever pour écraser Napoléon. Mais ces deux appuis lui manquèrent bientôt: l'empereur, dans un décret daté de Berlin, déclara les Iles Britanniques en état de blocus, interdit tout commerce, toute correspondance avec elles, et défendit l'entrée des ports de tous les pays alliés à leurs vaisseaux. Ensuite il marcha à la rencontre des Russes, occupa Varsovie, fit capituler Torgau, passa la Vistule, battit ses ennemis à Czarnovo, et livra la sanglante bataille d'Eylau, où quatre-vingt mille hommes des meilleures troupes de l'autocrate furent taillés en pièces par soixante mille Français. Enfin, il enleva Dantzick et gagna la bataille de Friedland, qui amena le traité de Tilsitt, dont les bases furent arrêtées par Alexandre I^{er}, par le roi de Prusse et par Napoléon dans une entrevue qu'ils eurent sur le Niémen.

A la suite de ce traité de paix, l'empereur revint en France

Son retour, il faut le dire, fut signalé par un acte qui affligea profondément les hommes dévoués à la cause sacrée de la patrie, l'abolition du Tribunat, la dernière institution démocratique qui rappelait les glorieuses conquêtes de la révolution. Puis il donna une constitution au royaume de Westphalie, disposa de cette couronne pour son frère Jérôme, et s'apprêta à porter la guerre en Espagne et en Portugal pour faire passer ces deux pays sous sa domination.

Une armée de soixante-quinze mille hommes traversa l'Espagne au pas de course, envahit le Portugal et arriva si inopinément sous les murs de Lisbonne, que la famille royale eut à peine le temps de s'embarquer pour Rio-Janeiro, afin de ne pas tomber au pouvoir des troupes françaises. La conquête du Portugal terminée, Napoléon tourna ses vues sur l'Espagne, qui était violemment agitée par les querelles intestines de Charles IV et de son fils le prince des Asturies, depuis Ferdinand VII; il s'empara des villes frontières, introduisit des forces considérables dans la péninsule, contraignit les deux princes à abdiquer, et plaça leur couronne sur la tête de son frère Joseph, déjà roi de Naples. Moins de deux mois après, il disposa de ce dernier royaume en faveur de son beau-frère Murat, qu'il déclara roi sous le nom de Joachim-Napoléon.

Mais tous ces arrangements de famille ne convinrent nullement aux Espagnols; une junte suprême s'installa à Séville, lança une déclaration de guerre contre la France et commença cette lutte héroïque, sublime, dont les conséquences furent si désastreuses pour l'empereur, et qui contribuèrent puissamment à sa chute.

Comme on devait s'y attendre, l'Angleterre ne manqua pas de paraître sur le théâtre de la guerre pour soutenir l'insurrection; elle fournit aux Espagnols de l'or, des fusils, des canons; elle leur donna des officiers et renforça leurs troupes de trente-cinq mille hommes. Napoléon jugea alors qu'il ne fallait rien moins que sa présence pour asseoir son frère sur son nouveau trône, et il s'occupa aussitôt de conclure des alliances avec les souverains du Nord, pour avoir toutes ses troupes à sa disposition. Quand il supposa qu'il n'avait plus rien à craindre du roi de Prusse, ni des empereurs de Russie et d'Autriche, d'après les assurances formelles qu'il en avait reçues personnellement ou par l'intermédiaire de ses ambassadeurs, il retira ses troupes de Prusse et des provinces rhénanes qu'elles occupaient, et les dirigea vers les Pyrénées. Lui-même vint se mettre à leur tête, marcha sur Barcelone, battit les Espagnols à Viana et à Bilbao, continua son mouvement dans la direction de Madrid, remporta deux victoires sanglantes, celles de Burgos et d'Espinosa, mit en déroute l'armée de Castaños et de Palafox, enleva le défilé de Samo-Sierra, qui passait pour imprenable, et arriva devant la capitale, qui s'empressa de capituler. Le jour même de la reddition de Madrid, l'empereur décréta l'inquisition abolie dans toutes les Espagnes. Ensuite il s'élança à la poursuite des Anglais pour leur couper le chemin de la Corogne et les empêcher de se rembarquer. Mais au moment où il atteignait leur arrière-garde, il reçut des dépêches de Paris, qui lui annonçaient que l'Autriche, soudoyée par le cabinet de Saint-James, se préparait encore une fois à entrer en campagne; il revint à Madrid, laissant à l'un de ses lieu-

tenants le soin de donner la chasse aux Anglais; installa son frère Joseph sur le trône d'Espagne, et reprit la route de la France, où sa présence devenait plus nécessaire que jamais. En effet, la guerre avec l'Autriche présentait de graves dangers; Napoléon commençait à douter des bonnes dispositions du roi de Prusse à son égard; il savait que l'empereur Alexandre ne se dispensait que par pudeur de se joindre à ses ennemis; il n'ignorait pas que l'Angleterre avait rassemblé une armée de cent mille hommes qu'elle pouvait jeter à l'improviste sur un point donné pour opérer des diversions subites; et qu'enfin le cabinet de Vienne avait organisé cinq cent seize mille hommes, divisés en trois corps d'armée prêts à agir isolément ou d'ensemble, suivant sa propre tactique; qu'en outre, François I^{er} avait fait travailler l'esprit public en Allemagne par des écrits calomnieux, pour exciter contre la France le sentiment de la nationalité.

Dès qu'il fut de retour à Paris, l'empereur commanda de nouvelles levées, et réunit sous les drapeaux cent soixante-seize mille hommes avec lesquels il résolut de frapper un de ces coups terribles qui avaient tant de fois étonné l'Europe. Le 12 avril 1809, ayant appris par le télégraphe que les Autrichiens avaient passé l'Inn et chassé le roi de Bavière de ses états, il partit de sa capitale et vint prendre le commandement de ses troupes; le 19 avril, il atteignit l'ennemi, remporta successivement six victoires en six jours, ramena le roi de Bavière triomphant dans Munich, contraignit les Autrichiens à évacuer les lieux dont ils s'étaient emparés, et après un mois de combats, fit capituler Vienne. Néanmoins la guerre n'était pas terminée, et il dut encore gagner